Comment et pourquoi les Grecs enseignaient-ils la rhétorique ?

Bernard Schouler

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/trema/1664>

DOI : 10.4000/trema.1664

ISSN : 2107-0997

Éditeur

Faculté d'Éducation de l'université de Montpellier

Édition imprimée

Date de publication : 1 juillet 2000

Pagination : 55-80

ISSN : 1167-315X

Référence électronique

Bernard Schouler, « Comment et pourquoi les Grecs enseignaient-ils la rhétorique ? », *Tréma* [En ligne], 17 | 2000, mis en ligne le 01 juillet 2000, consulté le 10 décembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/trema/1664> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/trema.1664>

Ce document a été généré automatiquement le 10 décembre 2020.

Tréma

Comment et pourquoi les Grecs enseignaient-ils la rhétorique ?

Bernard Schouler

- ¹ La rhétorique grecque¹ ne constitue aucunement, non plus que sa fille, la rhétorique latine, un ensemble figé de préceptes usant d'une terminologie invariable. De virulentes et constantes polémiques n'ont pas laissé s'instaurer une véritable unité de doctrine. La rhétorique ne se confond pas avec l'éloquence, laquelle peut sourdre naturellement, et lui préexiste, en tant que prise de parole en public. Les auteurs de traités ont toujours reconnu la supériorité de l'éloquence sur la rhétorique², et admiraient l'éloquence dont faisaient preuve les héros d'Homère. (Cf. Fig. 1).

Figure 1

Homère.

Vers 350. Corinthe, Musée. Mosaique en pâte de verre retrouvée sous la mer dans le port de Kenchrai. Art de l'Égypte romaine. Quatrième siècle. Robert L. Scranton, *Archeology* 20, 3, 1967.

BANDINELLI R. : *Rome, la fin de l'art antique*. Paris, Gallimard, 1970, Fig. 312, p. 330.

- 2 Parler de rhétorique, c'est se référer à un enseignement, conçu comme une aide à l'expression écrite et orale. Ce nouvel art naît au cinquième siècle avant notre ère, dans ce qui était alors l'Amérique de l'hellénisme, autrement dit l'Italie du Sud et surtout la Sicile. Il se répand dans tout le monde grec, principalement à Athènes, et s'empare du rang de discipline fondamentale dans le cycle des études, rang qu'il conservera jusqu'à l'effondrement de Byzance, héritière directe de la civilisation gréco-romaine, au quinzième siècle de notre ère. Les sophistes, et surtout le Sicilien Gorgias, furent les artisans de cette promotion. Après cette époque d'intense créativité, probablement assez brouillonne, et sur laquelle il ne nous reste malheureusement aucun document de quelque ampleur, vint la phase de maturité théorique, dans laquelle l'intervention d'Aristote, comme dans tous les domaines du savoir, fut ici aussi décisive³. Au second siècle avant notre ère, en pleine période hellénistique, et alors que Rome commence à s'imposer en tant que puissance dominante, un certain Hermagoras de Temnos fit faire à la rhétorique un bond en avant prodigieux, dont profita abondamment la rhétorique latine⁴. C'est au second siècle après J.-C, lorsque la littérature grecque se réveille pour produire une floraison surprenante, qui s'est elle-même désignée comme une « nouvelle » ou une « seconde sophistique », que s'élaborent de nombreux ouvrages techniques, parmi lesquels se distinguent ceux d'un jeune génie, Hermogène de Tarse, qui, dit-on, cessa toute activité intellectuelle raisonnable à l'âge de vingt ans.
- 3 La phase terminale se prolonge jusqu'à la fin de la période byzantine et se caractérise essentiellement par la production de commentaires, la plupart consacrés aux livres dont

on supposait qu'ils contenaient l'enseignement d'Hermogène, devenu la référence obligée. Ces commentaires, qui ont souvent un caractère très répétitif, accueillent encore quelques innovations, surtout ceux qui furent rédigés avant que l'école néoplatonicienne ne succombe sous les coups d'un christianisme devenu persécuteur.

- 4 Les premiers traités de rhétorique ont surtout étudié la distribution du discours en parties et l'agencement des mots à l'intérieur de la phrase. Nul doute que leurs auteurs aient été fascinés par la poésie.

Figure 2

Muses et philosophes. Sarcophage de Publius Peregrinus. Fin du troisième siècle. Rome. Museo Torlonia.

BANDINELLI R. : *Rome, la fin de l'art antique*. Paris, Gallimard, 1970, Fig. 51, p. 57.

- 5 C'est le moment où un esprit novateur comme Gorgias entend réduire la place que la poésie occupait dans l'éducation. Ce dont a besoin le citoyen, proclame-t-il, c'est de détenir les clefs de la persuasion et non pas seulement de répéter les vieux adages tirés des poètes. Or, étroitement associée à la musique, la poésie pouvait apparaître comme étant essentiellement une régulation temporelle de la parole. Le discours, comme un poème, devait posséder lui aussi un prélude qui captât l'attention et suscitât la bienveillance de l'auditoire, et se distribuer en parties équilibrées comme autant de strophes. Les groupes de mots et les syllabes devaient dans la phrase oratoire emprunter une partie de leur magie aux rythmes et aux jeux de sonorités du langage poétique. La première rhétorique fut une rhétorique de séduction, persuadée de sa toute-puissance et ambitieuse au point de vouloir couronner à elle seule l'édifice du savoir.
- 6 Aristote, qui vivait à l'heure des bilans, à un moment où était mieux perçue l'ampleur de la résistance psychologique à toute tentative de persuasion, jugea ridicule l'abus des subdivisions⁵, et démodé le recours à l'emphase poétique⁶. Il fit de la topique la pièce

maîtresse de la rhétorique. L'instrument s'était forgé dans les écoles philosophiques d'Italie qui avaient perfectionné l'art de la discussion contradictoire, et provenait donc d'une discipline qu'on n'appelait pas encore la logique, mais l'éristique. Avec sa prodigieuse acuité, Aristote comprit que la rhétorique ne tirait son originalité ni du plan ni du style, mais de l'argumentation. Il définit la rhétorique comme une opération intellectuelle d'observation et de recherche, un balayage de la matière dont se compose le sujet à traiter, dans le but d'y découvrir tout ce que celui-ci pouvait contenir de persuasif⁷. Il découvrait au cœur de la rhétorique deux dichotomies qui à elles seules suffisaient à la caractériser : la complémentarité essentielle entre exposé des faits et démonstration⁸, et, à l'intérieur de celle-ci, une complémentarité identique entre raisonnement [*enth'ymêma*] et exemple [*parádeigma*]⁹. Il appelait topique la méthode qui présidait au choix des arguments¹⁰. La topique est l'ensemble des lieux [*tópoi*] desquels l'orateur extrait les raisonnements qu'il pourra ensuite relier aux données inscrites dans le sujet et aux exemples adéquats. Il faut bien distinguer le lieu logique, filon où se cachent les arguments, du lieu commun, morceau convenu se rapportant à une situation type¹¹.

Une école à Gaza

- 7 Pour nous permettre de mieux évaluer la place que la topique a occupée dans la rhétorique¹², essayons de restituer le contenu des leçons que pouvait donner un enseignant tenant école à Gaza, cité particulièrement prospère au sixième siècle de notre ère. Il est bon de préciser qu'à cette époque, et depuis la fin du quatrième siècle avant Jésus Christ, l'école de rhétorique se présente, du point de vue de l'âge des élèves, comme une anticipation de notre lycée, et l'école de grammaire, que les élèves fréquentent au préalable et où ils sont invités à la lecture commentée des poètes, correspond à notre collège. Ce sont des écoles libres, néanmoins financièrement soutenues, pour les meilleures d'entre elles, par les collectivités publiques. Le maître reçoit à la fois les honoraires que versent les familles et des émoluments tirés de fonds généralement municipaux, parfois impériaux dans les très grandes métropoles. Gaza est une petite ville provinciale, où des maîtres aussi prestigieux que Prokopios (homonyme d'un autre contemporain de l'empereur Justinien, l'historien Procope de Césarée) et son élève Chorkios maintiennent une tradition culturelle très forte, comme cela se produit aussi, entre autres exemples, à Beyrouth, célèbre par son école de droit, un droit toujours enseigné en latin. Un professeur de rhétorique s'appelle un sophiste. La querelle contre la rhétorique, lancée par Socrate et prolongée par Platon, ne fait plus vraiment recette depuis qu'Aristote a conféré une dignité philosophique à cette discipline. Le mot sophiste reste encore ambigu, mais, dans la réalité institutionnelle, il n'a jamais la valeur péjorative qu'il garde encore dans la bouche ou sous la plume (le roseau, devrais-je dire, car l'antiquité ignorait l'usage de la plume d'oie) de tous ceux qui font profession, peu ou prou, de profondeur philosophique. Le sophiste est dans la cité un personnage respecté, associé aux cérémonies qui rythment la vie publique. Les parents lui confient leurs fils, dans l'espoir qu'en les initiant à la culture littéraire il facilitera leur ascension dans la hiérarchie sociale.

Le premier cycle

- 8 L'étude de la rhétorique s'accompagne, en ses débuts, d'un cycle d'exercices, appelés exercices préparatoires [*progymnasmata*]. Nous les connaissons bien, parce que les enseignants n'en firent pas seulement la théorie, mais publiaient des plans types et des modèles. Ces exercices se répartissent en trois séries selon qu'ils visent l'apprentissage du récit, l'apprentissage de l'amplification, l'apprentissage de l'argumentation. Dans la première série, la fable ésopique et la narration occupent tout l'espace. La **fable** permet entre autres l'initiation à la morale scolaire. Celle du loup et des moutons - le troupeau, séduit par les propos du loup, se rebellant contre le chien qui assure la garde - veut protéger des propositions pédérastiques les adolescents toujours portés à secouer les tutelles. Celle du cheval et de la tortue, devenus par la suite lièvre et tortue, met en garde l'élève trop sûr de ses dons et lui rappelle l'absolue nécessité du travail. Celle du choucas qui se pare des plumes du paon dénonce copiage et plagiat. La **narration** demande à l'élève de réécrire brièvement les épisodes les plus connus de la mythologie ou de l'histoire, et même de raconter certaines coutumes ethnologiques, comme l'ordalie des nouveaux nés telle que la pratiquaient les Germains de Rhénanie. L'enseignement ignore ici toute pudibonderie, et ne déroge pas à la connaissance de l'élève, encore très jeune, les enlèvements, viols, incestes ou actes de cruauté que les divinités ou les héros sont censés avoir commis. (Cf. Fig. 3).

Figure 3

Leda et le cygne. Illustration d'un épisode mythologique - les amours de Zeus et de la fille de Tyndare - pouvant fournir un sujet de narration.
Mosaïque, Ouled Haffouz (Tunisie). Entre le sixième et le huitième siècle.

DARMON J.P. et REBOURG A. (Éds.) : La mosaïque gréco-romaine. Supplément au bulletin de l'AIEMA (Quatrième colloque international pour l'étude de la mosaïque antique). Paris, Éd. conj. : CNRS - UNESCO, 1994, Planche CLXXXI-1.

- 9 Dans la seconde série, l'élève apprend à amplifier, en composant des *chries*, des lieux communs, des éloges ou des blâmes, des descriptions, des éthopées. La **chrie** est l'ancêtre de notre dissertation. Elle demande à l'élève de commenter l'acte ou la parole, ou les deux à la fois, d'un éminent ancien : Isocrate a dit que l'éducation a d'amères racines, mais des fruits succulents ; Alexandre, à qui on demandait où se trouvaient ses trésors, montra ses amis.
- 10 Le **lieu commun**, quant à lui, s'inscrit déjà davantage dans la perspective judiciaire : rassemblez tout ce qu'on peut dire sur tel ou tel type de conduite. Le développement peut être simple, s'il traite du voleur, du meurtrier, du tyran, ou complexe, quand il s'agit, par exemple, du médecin qui, violant le serment d'Hippocrate, fait un usage criminel de son art. L'**éloge** et le **blâme**, ainsi que le **parallèle**, portent non seulement sur les héros de la mythologie (le blâme d'Achille est aussi fréquemment proposé que son éloge) ou des personnages célèbres, mais aussi sur des animaux ou des plantes, des produits, des conduites ou des institutions, telles que les fêtes de fin d'année. A l'époque byzantine, on aimait faire l'éloge du vin et comparer les saisons. (Cf. Fig. 4).

Figure 4
Personnification de l'hiver. Mosaïque à El Jem (Tunisie).

BLANCHARD-LEMÉE M., ENNAÏFER M., SLIM H., SLIM L. (textes) MERMET G. (Photographies) : *Sols d'Afrique*. Paris, Imprimerie Nationale, 1995, Fig. 26.

- 11 La façon la plus brève de définir l'**éthopée** est de dire qu'elle a servi de modèle à Corneille quand il a composé les stances du Cid : l'élève doit imaginer les paroles qu'un personnage bien caractérisé aurait pu prononcer dans une situation elle aussi bien définie. L'éthopée est pathétique lorsqu'elle exprime surtout les sentiments du personnage (Andromaque pleurant sur le cadavre d'Hector), ou pragmatique lorsqu'elle retrace une délibération conduisant à une décision (Médée s'appêtant à tuer ses enfants). La **description** [*ékphrasis*], (Cf. Fig. 5), s'efforce de mettre quasiment sous les yeux de l'auditeur ou du lecteur soit un paysage champêtre ou urbain, soit un événement, tel qu'une bataille, une partie de chasse, une fête, soit une personne - un ivrogne par exemple - un animal, une plante. Un cas particulier est la description d'une œuvre d'art. Le prestige exceptionnel dont bénéficie cet exercice remonte au dix-huitième chant de l'*Illiade*, où se trouve décrit le bouclier d'Achille. La description des édifices dont les villes s'enorgueillissent est particulièrement prisée, et celle de sculptures ou de tableaux permet de rivaliser par le verbe avec les artistes qui ont glorifié tel épisode mythologique ou exprimé la beauté des spectacles offerts par tous les aspects de l'activité humaine.

Figure 5

Scènes de la vie à la campagne autour d'une villa. Exemple de tableau qui pourrait inspirer une description.

Carthage. Villa du Dominus Julius. Seconde moitié du quatrième siècle.

BANDINELLI R. : *Rome, la fin de l'art antique*. Paris, Gallimard, 1970, Fig. 208, p. 225.

- 12 L'apprentissage de l'argumentation, enfin, commence très tôt avec, entre autres, la série des **réfutations** et **confirmations**, lesquelles ne reculent devant aucun préjugé, aucune notoriété, et livre à l'ardeur des néophytes aussi bien les exploits amoureux de Zeus ou d'Apollon rapportés par les mythes que les épisodes composés par Homère ou ses successeurs. L'élève découvre qu'aucune matière n'échappe aux prises de l'argumentation, le maître lui donnant toute liberté pour s'en prendre aux traditions religieuses et aux chefs d'oeuvre de la poésie, mais il pourra, dans un second temps, vérifier que la raison peut tout aussi bien rebâtir ce qu'elle vient de ruiner. En fin de cycle, on aborde des exercices plus techniques, comme la controverse sur une question de portée générale, et c'est la **thèse**, dont le sujet le plus répandu est « faut-il ou non se marier ? », ou comme le débat autour d'une **proposition de loi**.

Le second cycle

- 13 Le second cycle ne traite plus séparément des éléments entrant dans la constitution d'un discours, mais du discours en tant que totalité. Le sujet en est toujours fictif, de caractère mythique, historique ou éthique. Les Grecs n'ont pas donné d'autre nom à ces travaux que celui d'exercices. Les latins les nommeront déclamations. L'oeuvre à composer et à « déclamer » est semblable à un discours réel, que motiveraient des circonstances précises, un procès, une délibération politique, une cérémonie. Selon le cas, il se rangera donc dans le genre judiciaire, dans le genre délibératif ou dans le genre épideictique, dont

les fleurons sont le grand discours panégyrique, éloge du prince ou de la patrie, et le discours d'ambassade.

- 14 La pédagogie, je devrais dire la didactique, pratiquée dans les écoles d'éloquence antiques est essentiellement analytique. La rhétorique est conçue comme un ensemble de doctrines qui fournissent à l'élève comme à l'orateur chevronné une aide à l'invention des matériaux, à la composition du discours, à sa rédaction, à la mémorisation et enfin à la diction. Ces deux dernières opérations étaient l'objet d'une attention toute particulière. Mais nous avons, curieusement, fort peu de renseignements sur la façon dont elles furent enseignées. Le meilleur aperçu que nous puissions prendre sur la mnémotechnique et sur ce que les Grecs nommaient [*hypókrisis*], littéralement « jeu théâtral, art du comédien », et les Latins *actio* se trouve dans le remarquable ouvrage de Quintilien, l'*Institution oratoire*, somme de toutes les questions que les anciens ont soulevées en matière de pédagogie et d'enseignement de la rhétorique. La phase ultime et essentielle de l'acte oratoire impliquait à la fois le costume, le maintien et les mouvements du corps, la prononciation et les inflexions de la voix.

La topique du récit : la personne et le fait

- 15 La topique intervient dès la phase de l'invention. L'élève va transposer dans la mise en œuvre des travaux adultes les compétences qu'il a acquises dans le cycle des exercices préparatoires. La première exigence qu'il rencontre est la rédaction de la partie du discours dévolue à l'exposé des faits. Apte à rédiger une fable ou une narration, il sait jouer sur les six éléments du récit, naguère redécouverts par les techniques administratives sous l'appellation **QQQQPC** (qui ? quoi ? où ? quand ? pourquoi ? comment ?). Chacun de ces six éléments est un lieu, c'est-à-dire un espace bien situé, identifié et délimité, que l'on peut partager, exploiter, mettre en relation avec d'autres. Ainsi la **personne** - qui ? - désignée au moyen du mot [*prósôpon*], dont le premier sens est celui de « masque », ce qui montre une fois de plus que la rhétorique cherchait ses références dans le théâtre (pour désigner la même réalité, nous dirions aujourd'hui « rôle »), peut à son tour être envisagée sous différents aspects : la **naissance**, saisie à la fois comme un événement (ou une série d'événements) et comme un ensemble de facteurs tels que l'origine familiale, sociale et géographique ; les **données naturelles** permanentes de la personnalité sur lesquelles se sont construits les **mérites**, partagés en avantages physiques comme la beauté, la taille ou la force, et en vertus morales ou intellectuelles, telles que la piété, la justice ou la tempérance, le courage, le goût de l'effort ou la clairvoyance ; l'**éducation** reçue [*paideía*] ; l'**âge** ; la **condition**, exprimée au moyen du mot qui désigne habituellement le hasard [*t'ychê*], et qui se mesure par le statut social, la richesse et le pouvoir ; le **choix moral** fondamental [*proraíresis*], notion aristotélicienne, qui oriente toute une vie ou se trouve à l'origine de tout acte, et qui fonde la responsabilité judiciaire ; les **actions** accomplies ; les **propos** habituellement tenus ; la **passion** [*páthos*], disposition momentanée dans laquelle se trouve la personne, telle que la colère ou la peur ; et, lorsque la personne n'est plus de ce monde, la **mort** qui a été la sienne et les événements notables qui se sont produits après la mort. Ainsi sont saisis tous les aspects sous lesquels peut se présenter l'auteur d'un acte. Cette liste d'items, à laquelle toute personne composant un récit doit songer, sert aussi d'armature aux éloges (ou aux blâmes) de personnes célèbres ou obscures, contemporaines ou non.

Aussi les appelle-t-on rubriques épидictiques ou chapitres de l'éloge. Leur utilisation est déjà patente dans le *Ménexène* de Platon.

- 16 Mais la topique de la personne ne saurait se réduire aux seules nécessités de la composition narrative. Elle peut aussi s'inscrire dans la perspective d'une doctrine riche et complexe, la doctrine des **états de la cause**, dont l'ambition fut de classer toutes les personnes et tous les faits imaginables. Cette classification se présente moins comme une grille que comme un organigramme qui permettait à l'orateur de déterminer, par une série d'éliminations successives, le type d'argumentation à utiliser et la structure du discours à composer¹³. Dans ce nouveau cadre, la personne peut d'abord apparaître comme étant ou n'étant pas définie ou encore comme entretenant ou non un rapport de parfaite égalité avec une autre personne. Dans les cas où règne l'indétermination ou la stricte égalité, la sortie du système est immédiate : rien ne peut être dit. Que faire en effet avec un simple **quelqu'un**, ou avec une proposition du type **quelqu'un accuse quelqu'un ?** La personne non définie est une personne sans qualité, sans caractéristique propre, qui n'offre aucune prise à l'examen. Si une personne reste dans l'indétermination, elle est dénuée de biographie, de sorte que les diverses rubriques épидictiques qui servent à établir la fiche signalétique d'un individu restent désespérément vides. Si dès le départ s'instaure une situation de complète égalité, il n'est pas possible non plus d'argumenter. Que diront deux avocats chargés chacun de défendre deux voisins qui se sont surpris franchissant l'un et l'autre en pleine nuit le mur mitoyen et qui s'accusent mutuellement d'adultère ? Il est vrai que des orateurs talentueux se sont exceptionnellement montrés capables de ne pas rester cois même dans ces situations extrêmes. On citait l'exemple d'Hypéride qui assurait la défense d'une célèbre courtisane, Phrynê. Il se trouvait que l'accusateur et le défenseur, de notoriété publique, l'avaient fréquentée. Hypéride sut se tirer de ce mauvais pas, en argumentant de la sorte : « *Il n'est pas indifférent que l'un cherche par tous les moyens à lui procurer le salut et que l'autre veuille sa perte* ».
- 17 Si le sujet à traiter autorise la poursuite de la recherche, la question à poser est celle de la dénomination de la personne. Une déclamation mythologique ou historique portait sur des personnages pourvus d'un nom et d'une notice biographique, qu'on ne pouvait négliger, éléments auxquels on était renvoyé, ce qui vous projetait hors du système. En revanche la plupart des déclamations éthiques mettaient en scène des avarés ou des misanthropes anonymes, ce qui impliquait un effort d'imagination au lieu d'une enquête. L'imagination prenait certes appui sur le répertoire comique, véritable catalogue de types psychologiques fictifs, dont les noms relevaient de simples conventions dramatiques. Elle n'était alors bridée que par la cohérence psychologique et échappait à l'obligation de se conformer aux mythes ou à l'histoire. Lorsqu'elle était donc dépourvue de nom, la personne qui n'avait pour identité que son caractère devait-elle être envisagée ou non dans un rapport avec autrui ? Si oui, on était à même d'exploiter un fonds qui se révélait très vite assez flottant. Certes, un père est toujours un père, mais il est de bons pères et de mauvais pères. A l'orateur de tirer parti de telles ambiguïtés, et de laisser deviner chez un père qui revendique l'autorité paternelle jusqu'à exiger le droit de vie et mort sur ses enfants la volonté perverse d'isoler une bru dont la jeunesse et la beauté l'obsèdent. Les autres décrochements nous entraîneraient soit du côté des jugements de valeur (la personne mène-t-elle une vie recommandable ou non ?), soit dans l'échelle des statuts sociaux ou encore en direction des liens qui se nouent entre la personne et les actes qu'elle accomplit.

18 L'étude de la topique du fait nous maintient dans l'univers des états de la cause. Le **fait** [*prágma*] peut-il être clairement énoncé ou seulement suggéré, comme dans le cas du père indigne, qu'un fils ne peut guère attaquer de front sans soulever l'indignation des juges¹⁴ ? Relève-t-il d'une décision d'ordre politique ? Dans ce cas, celle-ci engage-t-elle toute la collectivité ou concerne-t-elle seulement un candidat à un poste ou à une récompense, ou plusieurs concurrents ? Est-il le motif d'une poursuite judiciaire, et nécessite-t-il alors réquisitoire ou apologie ? Chaque fait doit de toute façon trouver sa place dans les dix cases (Cf. Schéma) des états de la cause :

- l'état d'exception, dès qu'il y a possibilité de récuser le tribunal ;
- l'état conjectural, dans lequel l'orateur s'efforce de reconstituer l'événement ;
- l'état de définition, qu'on appellerait aujourd'hui qualification, mais ce mot avait une autre signification dans la terminologie aristotélicienne des techniciens de la rhétorique ;
- l'état légal, quand on conteste l'interprétation des textes juridiques ;
- l'état pragmatique, qui s'impose lorsque le fait appartient non au passé mais à l'avenir et qui pour cette raison se confond pratiquement avec le genre délibératif ;
- l'état **antileptique** qui consiste à nier purement et simplement toute culpabilité ;
l'état **antithétique** enfin, qui recourt,
- soit à la **compensation** (« je l'ai fait, mais il le fallait pour le bien d'autrui »),
- soit à la **contre-accusation** (le vrai coupable est la victime),
- soit au **report de responsabilité** sur un tiers (par exemple sur le commanditaire du crime ou sur le fonctionnaire qui n'a pas délivré à temps l'autorisation ou la subvention nécessaire),
- soit, en dernier ressort et en désespoir de cause, à la demande de pardon généralement appelée, d'après le terme latin, « **déprécation** ».

Schéma

Ordinogramme rendant compte du système des états de la cause.

SCHOULER B. : *La Tradition Hellénique Chez Libanios*, Tome 1 (Thèse en vue du Doctorat d'État, sous la direction de Monsieur le Professeur Fernand ROBERT). Paris, Université de Paris Sorbonne, 1977, p. 174.

- 19 Les quatre autres éléments du récit - quand ? où ? comment ? pourquoi ? - forment les **circonstances**. Le **temps** se décompose lui-même en diverses séries : passé, présent, avenir ; coloration à donner en fonction de l'époque historique impliquée ; échéances marquées par les traités ou les contrats ; ordre de succession des événements consignés dans le récit ; situation dans le calendrier ou les moments de la journée ; concomitance avec des fêtes ou des événements marquants de la vie publique ou privée.
- 20 Le **lieu** sera lui-même examiné selon sa situation, ses dimensions, ses caractéristiques (est-il ordinaire ou consacré ? privé ou public ? désert ou habité ? accessible ou difficile d'accès ? est-il en plaine ou en montagne ? découvert ou boisé ? sec ou humide ? etc). Pour la **manière** dont l'acte s'est effectué, Théon, qui a rédigé, probablement au second siècle de notre ère, un remarquable traité sur les exercices préparatoires¹⁵, propose cette série de subdivisions : l'acte est-il involontaire ou volontaire ? s'il est involontaire, est-ce par ignorance, par hasard ou par contrainte ? s'il est volontaire, a-t-il été accompli avec ou sans violence ? publiquement ou à la dérobée ? ouvertement ou par ruse ? Pour la **cause**, entendons l'intention ou la motivation, le même technicien propose cette liste : la recherche d'avantages matériels, le désir d'écarter un mal, l'amitié, l'affection pour l'épouse ou les enfants, et enfin le cortège des passions (colère, passion amoureuse, haine, envie, pitié, ivresse etc).

À la recherche du bon angle d'attaque

- 21 Partis du récit, nous avons été inévitablement entraînés vers l'argumentation. A la suite d'Aristote, de nombreux rhéteurs présenteront des listes commentées de lieux utilisables dans le débat judiciaire, mais apportant un support logique exploitable dans bien d'autres circonstances. Placés comme nous le sommes par convention à l'époque de Justinien, nous ne retiendrons, dans le foisonnement des manuels, que deux listes : celle qui a été donnée par Théon et celle que recèle la doctrine des états de la cause sous la forme que lui a donnée Hermogène. Théon propose une topique très simple, à l'usage des débutants. Toute réfutation (car il n'existe pas d'argumentation sans réfutation, ne serait-ce qu'à titre préventif) commence par une recherche portant sur les **obscurités** éventuelles du texte cible : mots utilisés à contre-courant de l'usage, mots homonymes, formulations complètement amphibologiques, incertitudes chronologiques, etc. L'examen porte ensuite sur l'**impossibilité**, due par exemple à des anomalies chronologiques ou à l'absence de conformité aux lois naturelles. On abordera du même coup la recherche des **invraisemblances**, car tout ce qui est possible n'est pas nécessairement vraisemblable. Celle-ci s'échelonnait en six étapes, correspondant chacune aux six éléments du récit, pour aboutir par exemple à la proposition suivante : il n'est pas vraisemblable qu'un tel homme ait fait ou dit ceci ou cela en ce lieu, à ce moment, de cette manière et pour cette raison. Il portera de la même façon sur l'**indécence**. Certains actes en effet ont beau avoir été accomplis, il peut paraître indécent de les évoquer. Tel est le cas du sacrilège perpétré par Ajax le Locrien, qui, lors de la prise de Troie, viola Cassandre, vierge consacrée au culte d'Athéna, dans le sanctuaire même et devant la statue de la déesse, et vécut pourtant jusqu'à un âge avancé sans subir le moindre châtement. Toujours à partir des six éléments du récit, on se demandera ensuite si certains points qui auraient pu être précisés ont été passés sous silence ou si au contraire on en a rajouté par rapport à la réalité : c'est le lieu de l'**insuffisance** (absence, lacune, omission) et de l'**excès** (surabondance). Le lieu de l'**inhabituel** permet de déceler des écarts par rapport aux données traditionnelles, soit lorsqu'il s'agit de personnages mythiques ou historiques, soit en matière d'opinions. Il s'agit ici de dénoncer les ruptures par rapport aux normes sociales en vigueur, ce qui ne peut que vous concilier les bonnes grâces d'un auditoire généralement peu enclins à remettre en question les idées reçues. Le lieu de l'**inconséquence** souvent appelé aussi lieu du contraire décèle entre l'acte et l'interprétation qui en est donnée un antagonisme que l'on présente comme radical. Il s'agit d'enfoncer un coin entre les faits relatés et les opinions émises à leur propos. Même le plan adopté par l'adversaire peut être mis à profit : on s'attachera à jeter le discrédit sur la thèse opposée en faisant apparaître des **incohérences** dans l'ordre de présentation des faits ou des idées. Un des lieux les plus féconds sera celui de la **contradiction interne**, dont la découverte ne peut procéder que d'une analyse minutieuse et de bout en bout du discours adverse et de son système d'argumentation. Le coup le plus décisif est celui que l'on porte en tournant à son profit l'argument même de l'adversaire, comme dans les arts martiaux. On l'appelle le **contraignant**. (Cf. Fig. 6).

Figure 6

Le prêtre d'Apollon Chrysès s'efforce de persuader Agamemnon de lui rendre sa fille Chryséis. Episode du premier chant de *l'Iliade*, sujet possible de narration, de réfutation, de confirmation, et aussi de discours d'ambassade.

BLANCHARD-LEMÉE M., ENNAÏFER M., SLIM H., SLIM L. (textes) - MERMET G.(Photographies). : *Sols d'Afrique*. Paris, Imprimerie Nationale, 1995, Fig. 177.

La technique de la marelle

- 22 Revenons à Hermogène, au système des états de la cause et aux dix cases qu'il offre. L'orateur a devant lui cette série de cases. Il saute de l'une à l'autre, et répond chaque fois à la question qui y est inscrite. Si la réponse est oui, il sort du jeu, et tient son système de défense ou d'attaque. Peut-il refuser le débat en en contestant la légitimité ? Oui. Il sort du jeu, bien averti qu'il doit construire son discours sur le mode de l'**exception**. Non. La seconde case pose la question suivante : le fait est-il obscur ? Si oui, c'est que la cause est à traiter sur le mode **conjectural**, analogue à l'enquête policière alors qu'il n'y a ni preuves irréfutables ni aveux. Si le non prévaut, peut-il malgré l'évidence des faits, faire porter le débat sur la nature juridique du fait ? Le philosophe qui a persuadé le tyran d'abandonner le pouvoir peut-il se prévaloir du titre de tyrannoctone et des avantages qui y sont attachés ? Est-ce un coup malheureux lors d'une rixe ou un homicide avec préméditation ? la discussion tourne alors autour de la **définition**. Si tel n'est pas le cas, nous sommes dirigés vers une autre case, où l'on nous demande si le débat gagne à une confrontation du fait et de la loi. Une réponse positive nous assure que la position sera **légale**, de telle sorte qu'on opposera, par exemple, la lettre et l'esprit de la loi ou qu'on mettra en lumière les contradictions entre divers textes juridiques. Si la réponse est négative, nous sommes placés devant un débat qui prend un caractère purement logique. Le fait est-il à venir ? Oui. Notre cause est dite **pragmatique**, de sorte que nous

exploiterons la liste des critères de l'action, qui règnent en particulier dans le genre délibératif, mais qui, en toute occasion, déterminent tout choix effectué

- 23 relativement à un but : un acte peut être important ou insignifiant, possible ou impossible, nécessaire ou non nécessaire, facile ou difficile, risqué ou sans danger, utile ou sans intérêt, juste ou injuste, glorieux ou non.

Figure 7. Vénus. Mosaïque, Ouled Haffouz (Tunisie). Entre le sixième et le huitième siècle.

DARMON J.P. et REBOURG A. (Éds.) : *La mosaïque gréco-romaine. Supplément au bulletin de l'AIEMA (Quatrième colloque international pour l'étude de la mosaïque antique)*. Paris, Ed. conj. : CNRS-UNESCO, 1994, Planche CXXXII-1.

- 24 Arrêtons-nous à cette étape, et revenons en arrière pour envisager cette fois la topique qui existe dans chaque case du parcours. Chaque lieu apparaît cette fois comme un vaste domaine, où sont découpés plusieurs enclos. Une fois en effet que la procédure de recherche a permis d'attribuer au sujet à traiter son statut propre, une nouvelle topique s'ouvre de nouveau devant l'orateur. Chaque état offre une dizaine de subdivisions qui sont autant de lieux, qu'il suffira de mettre au contact du sujet et éventuellement d'autres séries de lieux pour extraire de ces croisements ou de ces superpositions une riche matière d'argumentation.

Le statut conjectural

- 25 Prenons pour exemple l'état conjectural. La topique interne est la suivante :
- suspicion dilatoire sur la procédure (1);
 - demande de preuves (2);
 - examen de la personne en tant que volonté et capacité, que « vouloir et pouvoir » (3);
 - examen du fait « du début jusqu'à la fin » (4);

- le rejet de toute l'accusation ou antilepse¹⁶ (5);
- la métalepse¹⁷ (6);
- le changement d'explication (7);
- la réfutation des présomptions apportées par l'adversaire (8);
- les amplifications qualitatives (9).

- 26 **1)** Bien que cette série de lieux ne constitue pas un plan type, il est évident que c'est en début de discours qu'on placera la tentative visant à discréditer l'entreprise adverse en démontrant que le déroulement de la procédure laisse apparaître des irrégularités. Il n'est pas question ici de refuser ou de retarder le procès, car nous n'aurions pas, lors de la recherche du statut, dépassé l'état d'**exception**, mais de déconsidérer l'adversaire. L'étudiant auquel on demande de recomposer une apologie de Socrate s'empresse de ternir les intentions d'Anytos, l'accusateur, en s'étonnant que ce bon citoyen ait attendu si longtemps pour citer le philosophe en justice. Celui-ci avait atteint soixante-dix ans et n'avait jamais varié d'un pouce dans sa conduite. L'étudiant a donc joué sur une des subdivisions de ce premier lieu, qui en contient quatre : le temps. Une autre de ces subdivisions est l'absence d'un ou plusieurs éléments, par exemple le corps de la victime. Il est possible aussi de se prétendre accusé pour des actes accomplis par d'autres, ou refuser que son cas soit amalgamé à d'autres.
- 27 **2)** La **demande de preuves**, dans l'antiquité, où la justice ne disposait pas de nos ressources criminologiques, se confond avec l'examen des témoignages, la plupart du temps ceux des esclaves, à qui on extorquait des informations sous la torture. Il était aisé de jeter le discrédit sur les aveux d'une petite servante chargeant sa maîtresse soupçonnée d'adultère : cette esclave n'avait-elle pas cherché à abréger ses propres souffrances ? n'éprouvait-elle pas du ressentiment contre celle qui lui donnait des ordres et paraissait devant elle ?
- 28 **3 et 4)** L'examen **du vouloir** et **du pouvoir** et celui qui s'intitule **du début jusqu'à la fin** (dont la fonction est d'examiner le fait point par point, c'est-à-dire en se servant successivement des six éléments du récit), forment le noyau du statut conjectural. L'étude du vouloir et du pouvoir était d'une importance capitale dans des débats qui ne portaient pas tant sur la matérialité des faits que sur **les présomptions tirées de la vraisemblance**. Il s'agit ici moins de déterminer le mobile particulier qui est à l'origine de l'acte que de démontrer la conformité qui existe, sur un plan général, entre les caractéristiques de la personne présumée coupable et la nature même de l'acte. L'accusation doit montrer que l'acte imputé à un individu correspond avec l'ensemble des données qui composent son individualité. On néglige d'examiner soit le pouvoir soit le vouloir quand l'un ou l'autre est parfaitement évident. Mais la plupart du temps les deux aspects sont étudiés conjointement, car ils entretiennent entre eux un rapport inverse : si le pouvoir contribue efficacement à la cause, le vouloir sera de peu d'intérêt, et vice versa. Qui accuse un homme d'État de connivence avec l'ennemi dispose d'un terrain très favorable avec le pouvoir, en raison des facilités pour nouer des contacts secrets avec l'ennemi, mais le vouloir lui causera en revanche du souci, car il lui sera beaucoup plus difficile de faire admettre que l'homme d'État a trahi pour protéger des intérêts personnels relativement dérisoires, comparés à la gloire qu'il tire des services rendus à sa patrie. Ce double examen se déroule au rythme des rubriques de l'éloge, à charge de passer discrètement sur celles qui se présentent défavorablement. Ainsi le défenseur d'Alcibiade s'attardera sur son origine aristocratique, qui le prédispose au service de la

collectivité, mais négligera l'éducation, la jeunesse du personnage étant surtout marquée par l'effronterie et l'inconduite.

- 29 5) Après l'examen de la personne, l'**antilepse** est l'affirmation, sur un ton catégorique, du caractère licite ou illicite du fait incriminé. Pour l'accusé, cela revient à accepter la paternité de l'acte tout en plaidant non coupable. Une série de subdivisions indiquent au nom de quoi il est possible de revendiquer cette liberté d'action. Il peut s'agir de l'art, en sorte qu'un peintre ou un sculpteur peut affirmer son droit à choisir librement ses sujets. Le défenseur de Socrate aura lui aussi toute latitude pour affirmer que la critique de la tradition était, dans une démocratie, permise au philosophe.
- 30 6) Ce qu'on appelle **métalepse** est la suite logique de l'antilepse. Le raisonnement, parfois désigné par le mot *surérogation*, consiste à renchérir au moyen d'une concession : en admettant même qu'il n'en ait pas eu le droit, c'était son devoir d'agir comme il a agi. La même structure peut se retrouver dans la bouche de l'accusateur : après avoir proclamé « cela ne lui était pas permis » (ce qui est l'antilepse), il ajoute « même si cela lui avait été permis, il ne devait pas le faire, pour tel ou tel motif » (et c'est la métalepse)¹⁸.
- 31 7) Le **changement d'explication** joue avec audace sur la vraisemblance et propose des interprétations originales des actes accomplis, des paroles prononcées ou des sentiments manifestés. L'imagination de l'orateur peut ici se donner libre cours, et hausser sa logique au niveau d'une véritable création artistique, à tel point qu'on parlait, pour désigner les trouvailles des orateurs, de « couleurs ». Tel accusé recouvrira sa conduite de couleurs innocentes. Un citoyen très riche soupçonné de fomenter un coup d'Etat parce qu'il recueille dans ses domaines de jeunes désœuvrés prétendra agir par philanthropie. Surpris sur les lieux du crime, vous pouvez toujours alléguer que vous êtes entré par hasard ou que vous vous apprêtiez à porter secours à la victime.
- 32 8) La réfutation des présomptions apportées par l'adversaire porte toujours sur la vraisemblance. Appelée **défense crédible**, elle consiste à réfuter un à un les indices que l'adversaire a accumulés dans l'examen du fait, dans le chapitre « du début jusqu'à la fin », à condition bien sûr qu'il soit possible chaque fois de les retourner et de leur faire dire le contraire de ce que l'adversaire prétendait.
- 33 9) Les amplifications nourrissent l'épilogue, qui prend la forme d'un développement nommé **qualification commune**. Sa fonction est de récapituler tous les éléments favorables à la démonstration en les amplifiant. L'orateur se souviendra des lieux communs qu'il a développés dans le cycle des exercices préparatoires, et rappellera tout ce que le type d'acte accompli comporte d'ignominie ou de dévouement. C'est ici que se déploient toutes les ressources du pathétique et que retentissent les appels aux nobles sentiments des juges.
- 34 Ce survol rapide nous laisse entrevoir la richesse des combinaisons obtenues par les entrecroisements de lieux. A l'intérieur des subdivisions de l'état conjectural, rien n'empêche l'orateur de jouer en même temps avec la compensation, la contre-accusation, la dépréciation, ou de se servir d'autres lieux qui n'ont pas été recensés ici et qui trouvent leur emploi dans toutes les formes de la controverse, tels l'**antécédent** et la **conséquence**, en tant que liens logiques et non pas simplement temporels : un meurtrier, en règle générale, s'est précédemment mal conduit ; son forfait engendre de graves perturbations. Nous n'avons pas non plus évoqué le recours aux **sentences** et aux maximes, ainsi qu'aux **exemples**, dont la présence est quasiment obligatoire dans chacune des étapes de la démonstration, et qui peuvent être soit tirés

- 35 du mythe ou du passé, sous forme de précédents ou d'antécédents, soit inventés par l'orateur et puisés dans tous les secteurs d'activité, sous forme de fables, de paraboles, de comparaisons ou de métaphores. Mais ne sommes-nous pas ici déjà dans le domaine du style ? Mais le style n'est-il pas un des moyens de renforcer l'argumentation ?

Figures 8-1 et 8-2

Animaux. Mosaïques. Synagogue. Gaza. Entre le quatrième et le sixième siècle.

DARMON J.R et REBOURG A. (Éds.) : La mosaïque gréco-romaine. Supplément au bulletin de l'AIEMA (Quatrième colloque international pour l'étude de la mosaïque antique). Paris, Éd. conj. : CNRS - UNESCO, 1994, Planche CXXXIII-1 & 2.

Une formation adaptée

- 36 La rhétorique, telle qu'elle fut conçue par les anciens, ne se réduisait pas à l'art d'enjoliver la parole. Avant tout, elle proposait à l'élève la topique, comme un outil facilitant et surtout rationalisant l'invention des arguments. La fécondité technique de la méthode valait surtout dans la perspective professionnelle qui était celle de l'école d'éloquence. Devenir avocat ouvrait la carrière administrative qui pouvait conduire aux plus hautes charges de l'Empire. La rhétorique assurait la formation technique des élites politiques et les préparait à l'analyse des situations que tout avocat, tout juge et tout décideur rencontre. Elle dotait en outre l'élève, en plus d'un inestimable patrimoine littéraire et d'un système de valeurs morales, d'un riche support conceptuel et d'une vue générale sur l'humanité. La topique de la personne et du fait va bien au delà des besoins du discours et plus généralement de la composition littéraire. Elle imprègne l'élève d'une vision du monde, séries de rubriques constituant une **véritable anthropologie**¹⁹. A partir en effet des matériaux élaborés par l'école péripatéticienne, elle recourt à des listes d'items qui permettent de cerner les divers aspects du sujet agissant, et qui ne sont pas

sans rapport avec celles qu'utilisent la sociologie contemporaine et les techniques de décision²⁰.

Une formation décriée

- 37 Le défaut de la méthode est celui de toute analyse : elle est d'application fastidieuse et entraîne *ipso facto* une rigidité qui laisse échapper une partie de la prodigieuse diversité de la vie. La rhétorique a évolué en vase clos, et ne s'est perfectionnée que pour mieux servir aux exercices qu'elle avait inventés pour s'enseigner. La doctrine engendre l'exercice, et l'exercice à son tour secrète des spéculations théoriques qui enrichissent la doctrine. Les excès auxquels a conduit la pratique de la déclamation constituent un magnifique exemple des effets pervers de la pédagogie. Le progrès que représente la mise au point de la classification des types de cause a éloigné l'exercice du cadre politique et juridique contemporain. Obnubilés par l'intérêt que représentait cette classification, les maîtres n'ont songé qu'à la perfectionner, à la pratiquer, à l'enseigner, mais ils n'ont pas ressenti la nécessité de maintenir une union plus étroite entre les types d'exercice et les réalités sociales qu'une lente mais pourtant visible évolution modifiait profondément. C'est cette dérive vers un système sclérosé et replié sur l'école qui a détourné très vite l'Occident de la topique, dès le Moyen Âge. Le coup fatal sera porté par le protestant Pierre de la Ramée²¹, suivi par les Jansénistes de Port Royal et les Encyclopédistes. L'arrivée des Lumières dans le monde hellénique, à la charnière des dix-huitième et dix-neuvième siècles, détourna les maîtres des traités d'Hermogène, devenus la risée d'Adamantis Koraïs. Ainsi s'achevait l'histoire de l'enseignement de la topique rhétorique.

NOTES

1. Pour avoir une vue d'ensemble sur la rhétorique grecque, consulter - PATILLON M. : **Éléments de rhétorique classique**. Paris, Nathan, 1990.
2. Quintilien (5,10, 120-121) n'hésite pas à dire : « La publication de traités de rhétorique n'est pas à l'origine de l'invention des arguments, mais tous les arguments ont été employés avant que les préceptes ne fussent énoncés ; c'est seulement ensuite que les théoriciens ont publié ce qu'ils ont observé et collecté[...] Donc, les techniciens, ce sont ceux qui ont pratiqué le discours (artifices ergo illi qui dixerunt) ».
3. ARISTOTE : **Rhétorique** (texte et traduction par MÉDÉRIC DUFOUR et A. WARTELE, 3 vol.). Paris, Belles Lettres, 1938, 1931 et 1973.
4. **Hermagoræ Temnitæ. testimonia et fragmenta**, collegit Dieter Matthes. Teubner, Leipzig, 1962. L'œuvre d'Hermagoras, parvenue sous forme de fragments (en latin pour nombre d'entre eux) n'a jamais été traduite dans une langue moderne.
5. ARISTOTE : **Rhétorique** 1, 1 (1354b16) et 3, 13 (1414a37).
6. ARISTOTE : **Rhétorique** 3, 1 (1404a20).
7. ARISTOTE : **Rhétorique** 1, 2 (1355b25). Voir mon article « La définition de la rhétorique dans l'enseignement byzantin » dans **Byzantion** 65 (Bruxelles), 199, p. 136-175.
8. ARISTOTE : **Rhétorique** 3, 13 (1414a31).

9. ARISTOTE : *Rhétorique* 1, 1 (1355a3). Par commodité, mais à regret (la Grèce étant membre de la Communauté européenne et sa langue et son écriture officiellement reconnues) je transcris le grec en caractères latins, entre crochets.
10. ARISTOTE : *Rhétorique* 2, 22 (1396b19). Aristote distingue des lieux spécifiques à chaque genre, qu'il appelle espèces et dont il commence l'étude en 1, 2 (1358a25) et des lieux communs aux trois genres oratoires, dont il traite à partir de 2, 18 (1391b7).
11. Quintilien, qui traite des lieux au livre 5 (10, 20-125), n'utilise pas la métaphore de la mine, mais celle des terrains de chasse, qui possèdent chacun leur gibier spécifique, et surtout celle des fonds marins, dont les pêcheurs connaissent bien les ressources. Méfions nous de toute façon des métaphores, dont Aristote disait qu'elles cachent toujours soit l'ignorance soit la tromperie.
12. Pour prendre une vue d'ensemble sur la topique, voir - PERNOT L. : « Lieu et lieu commun dans la rhétorique antique », in *Bulletin de l'Association Guillaume Budé*. 1986, p. 253-284.
13. Se reporter aux articles intitulés « Personnes, faits et états de la cause » et « La classification des personnes et des faits chez Hermogène et ses commentateurs » que j'ai publiés dans *Lalies* 8 (Université de Paris Sorbonne Nouvelle, 1990, p. 11-27) et dans *Rhetorica* 8 (University of California Press), 1990, p. 229-254.
14. Auquel cas on est entraîné vers les causes dites « figurées », que j'ai abordées dans « Le déguisement de l'intention dans la rhétorique grecque », in *Ktema* 11 (Université de Strasbourg), 1986, p. 257-272, et dans lesquelles l'orateur cache son jeu et use de subterfuges.
15. ÆLIUS THÉON : *Progymnasmata* (Texte établi et traduit par Michel Patillon). Paris, Belles Lettres, 1997.
16. Le mot [antilèpsis] signifie ici « attaque, objection ».
17. Ce mot désigne aussi une figure de style. En tant que lieu, il signifie, sans doute par emprunt au langage des lutteurs, « prise qui fait suite à une prise ».
18. La succession métalepse - antilepse équivaut à un type de raisonnement qu'on appelle aussi [énstasis kai antiparástasis]. [Enstasis] nous a donné, par le biais du latin, « instance », dont le sens est celui d'affirmation non démontrée, ou d'introduction d'une objection. C'est par glissement métonymique qu'il désigne aujourd'hui le lieu où est porté le recours ou plus généralement le débat.
19. Voir mon article « Notions de sociopsychologie sophistique », in *Pallas* 33 (Université de Toulouse Le Mirail), 1987, p. 65-76.
20. Qu'on songe aux check lists des médecins, des pilotes, des managers.
21. Dans sa *Dialectique*, en 1555, il écrivait, tout à son acharnement contre Aristote et la rhétorique : « Et il vaudrait beaucoup mieux avoir l'usage et la pratique que l'art sans usage ». Il rejoignait ainsi, sans s'en douter, la phrase de Quintilien que je cite à la note 2.

AUTEUR

BERNARD SCHOULER

Université Montpellier III et IUFM, Académie de Montpellier